

Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: - (1971)

Heft: 145

Artikel: Les mémoires d'espoir de Gaston Cherpillod

Autor: Ogay, Christian

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1028158>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gingins, qui voyait cette tentative d'un très bon œil. Pour les études et leur présentation aux autorités locales nous avons bénéficié de la collaboration de plusieurs personnalités. M. P. Gonvers, préfet, M. Henri Marguerat, directeur adjoint de la BCV, MM. Agassiz et Junod du service des améliorations foncières et M. J. Chevallaz, directeur de la Chambre vaudoise de l'agriculture.

Elections communales

Malgré ces soutiens, le projet n'a pas survécu à la mise à l'enquête du plan d'extension. Une fraction du village a utilisé la lutte contre ce projet comme cheval de bataille pour les élections communales de l'automne 1961. Fortement aidé en cela par les interventions au cours des séances d'information des représentants de deux sociétés immobilières de Lausanne, qui étaient les plus grands propriétaires fonciers de la commune, il en est résulté un changement de la municipalité. La nouvelle n'a pas jugé bon de poursuivre ces efforts. Mais maintenant Gingins dispose d'un plan d'extension courant, et les petites maisons des Nyonnais commencent à s'épargner.

L'avenir

Si nous avons longuement insisté sur les particularités locales plutôt que sur le mécanisme du système, c'est dans l'espoir de démontrer combien il est souple et peut s'adapter à n'importe quelle commune pas trop importante, dont on ne peut pas considérer la totalité du territoire communal comme terrain à bâtir. Dans le district de Nyon que nous connaissons bien, nous pensons qu'il serait encore valable pour toutes les communes du pied du Jura. Ce qui changerait d'une commune à l'autre et d'une région à l'autre, c'est évidemment les étendues des secteurs de développement et leur nature. Cela pourrait être un quartier industriel, un groupe de villas, une cité tapis, etc.

30 août 1963.

Marx Lévy et Bernard Vouga, architectes

Le trône, l'autel et le pauvre

La conférence interconfessionnelle Suisse-tiers monde, tenue en novembre dernier à Berne, reflète l'évolution des Eglises suisses, et principalement leur prise de conscience politique. En effet, l'affrontement qui s'y est produit entre les gens sérieux de l'économie et de l'administration et les contestataires universitaires et jeunes a débouché sur des conclusions sérieuses et contestataires, pas trop affadies par les compromis.

La Conférence, qui n'avait aucun pouvoir décisionnel, a recommandé aux Eglises de soutenir un certain nombre d'actions. Certaines d'entre elles ne soulèvent guère d'oppositions, et figurent dans les discours de toutes les personnalités bien-pensantes sur le tiers monde : « Déclaration de Berne », Institut suisse du développement, aide internationale, en particulier par le canal d'organisations multinationales, accords de matières premières, préférences tarifaires. Mais d'autres sont plus controversées au sein des Eglises pour leur dimension politique : aide du Conseil œcuménique aux mouvements de libération antiracistes d'Afrique, service militaire différencié, défense des droits des étrangers en Suisse. De même, la Conférence a mis en question le statut des réfugiés politiques en Suisse, les rapports de notre pays avec le totalitarisme portugais en Afrique, la coopération contraire au développement (exportations d'armes, barrage de Cabo Bassa), la politique commerciale et d'investissements privés, et même ce joyau helvétique qu'est le secret bancaire. Politique que tout cela. Et la Conférence reconnaît expressément aux Eglises une tâche politique ». Bien sûr, elle n'est pas représentative de toutes les tendances existantes au sein des Eglises protestantes et catholiques. (Voyez par exemple dans « La

Nation » la colère des protestants vaudois conservateurs après la décision du Conseil œcuménique d'allouer 200 000 dollars aux mouvements de libération antiracistes.) La majorité des membres des Eglises réagit de façon négative ou sceptique et il ne faut pas s'attendre à ce que les autorités ecclésiastiques prennent rapidement position, encore moins qu'elles agissent conformément aux recommandations de la Conférence.

Mais l'évolution politique des Eglises s'est révélée à cette occasion; l'*« apolitisme »* traditionnel et volontiers patriotard est ébranlé par la discussion ouverte et critique.

C'est un des signes, et cela pourrait devenir un des agents, de la transformation actuelle de la société politique suisse.

Les mémoires d'espérance de Gaston Cherpillod

— *Gaston, tu nous annonçais dans « Le Chêne brûlé » la mort du vieil homme : « c'est une oraison funèbre que je prononce, celle de mon enfance et de ma jeunesse, toutes deux mortes et dont les cadavres m'embestaient. » Mais, un an plus tard, le lecteur de « Promotion Staline » et, dans une moindre mesure, celui de « Mister Man » est en droit de se poser la question : le Chêne s'est-il entièrement consumé ?*

— Bien sûr que non. Ce qu'il s'agissait de liquider dans « Le Chêne brûlé », ce n'était pas un tempérament ou une personne, mais ce qui empêchait un être humain de se reconnaître pleinement. Bref, il fallait se défaire de peaux mortes, de sentiments de culpabilité, de complexes de l'abandon, de vieilles rancunes et il en est que j'ai liquidées à cette occasion. Ainsi, avant l'écriture du « Chêne brûlé », je ne pouvais pas songer aux paysans sans avoir envie d'emponger un fusil. Aujourd'hui que je sais de façon précise le mal qu'ils m'ont fait, je ne leur en veux plus.

— *« Promotion Staline » est un avenir au « Chêne brûlé » ?*

— Mon éditeur l'ayant déclaré, je ne le contredirai pas.

— *De quoi fallait-il que tu te libères donc encore ?*

— D'une seule chose, en fait. De la hantise de l'action politique. Il me fallait que je me prouve que je n'étais pas fait pour ce genre de besogne. Mais à cette motivation d'ordre intime, j'en ajoute une autre : celle de contribuer à un renouveau de l'extrême-gauche. Je n'aurais pas écrit « Promotion Staline » malgré mon désir de me situer par rapport à la politique si le Parti du travail n'avait pas éclaté.

— *On a pu parler d'union nationale dans les louanges pour « Le Chêne brûlé ». « Promotion Staline » provoque une autre union nationale... par le silence. A peine (à mi-janvier) « Le Peuple-La Sentinelle », « La Brèche » et fort modestement « La Gazette » — pas la littéraire, l'autre — il est vrai que dans la FAL H.-C. Tauxe y est allé de deux colonnes d'encouragement — en ont parlé. Et encore, à l'exception de « La Brèche » on salue ton verbe puissant, la concision du récit, la précision du trait ou la richesse du mot. En somme, on te fait un peu le coup qu'on fit — et qu'on fait encore — à Ramuz : on ne parle guère que de la forme pour oublier le contenu.*

— C'est compréhensible. Bien que, je dois l'avouer, et l'ampleur de la célébration du « Chêne brûlé » et le silence entretenu autour de « Promotion Staline » m'aient l'un et l'autre surpris, « Le Chêne brûlé » présente mon pays sous un jour peu favorable, mais il s'agit du pays d'il y a vingt, quarante, soixante ans. Le passé est toujours récupérable. Le présent l'est beaucoup moins. Et puis dans « Promotion Staline », je me suis livré à une critique de nos institutions. C'est ainsi qu'un chapitre est consacré au fonctionnement du parlement. Comme je n'ai pas peint la chose en beau, il ne faut pas s'étonner si la classe

politique et ceux qui la respectent ou font semblant — alias les journalistes — n'apprécient pas. Si le livre était vraiment idiot, s'il constituait contre notre société capitaliste une charge naïve de clerc petit-bourgeois, si c'était un pétard mouillé, on l'aurait signalé à l'attention publique.

— *As-tu tout de même rencontré des échos à la suite de « Promotion Staline », toi qui te veux agent de changement ? As-tu été compris au niveau des lecteurs car si tu ne l'es pas, il conviendrait de te remettre en question plus profondément que tu ne sembles l'avoir fait et, notamment, en opérant une décentration par rapport à ta subjectivité.*

— La question est double. J'ai eu des échos de « Promotion Staline ». Peu nombreux, tout à fait ou partiellement favorables. Les enthousiastes se recrutent la plupart du temps parmi des gens qui n'appartiennent pas à une formation politique traditionnelle. Maintenant, la restitution de mon expérience vécue était terminée, ma personne ne paraîtra plus dans mes écrits. Subsistera mon tempérament, ressembleront mes idées.

— *On t'a abondamment reproché de parler de ta personne.*

— Le moi n'est pas plus haïssable que le nous. Ce qui est répréhensible, c'est l'infatuation, la volonté de se peindre en beau, de se donner systématiquement raison. Je ne crois pas encourir ce genre de reproche, je ne privilie pas mon individu. J'en parle comme d'un objet de connaissance, le premier qui soit à ma disposition. Tout homme est intéressant. Moi aussi, comme chacun. Ce « je » n'est pas un « je » autiste.

— *Trop affectivement impliqué dans tes livres, n'as-tu pas manqué de liberté et d'efficacité dans ta réflexion ?*

— De liberté, c'est évident. Mais seul est libre le tricheur ou Dieu. J'ai pris mon parti de ma partialité, de mes injustices et peut-être même de ma mauvaise foi. C'est le propre du guerrier. Quant à l'efficacité, il est malaisé de l'évoquer. D'abord parce qu'un livre n'exerce jamais qu'une influence médiate, dans presque tous les cas. On peut avoir parfois le bonheur de le voir exercer une influence directe sur des points très limités. Ainsi je sais que la lecture du « Chêne brûlé » a rendu des assistants sociaux attentifs au problème des enfants placés. A part ça, un livre n'agit que sur les lecteurs qui ont grossièrement la même vision du monde que l'écrivain. Je préfère pour ma part exercer, dans un premier temps, une influence moins large mais plus profonde.

— *Tu as tourné le dos au réalisme.*

— Je poursuis tout naturellement mes pérégrinations poétiques de jadis, en abandonnant le poème traditionnel taillé à la façon d'un bijou, pour le récit. Mais je n'hésite pas à théoriser mon choix. Je pense que le réalisme, cette attitude qui consiste à reproduire le réel avec la fidélité d'un appareil enregistreur est aujourd'hui — contrairement à l'époque de Zola — une esthétique réactionnaire.

— *Que ce réalisme soit socialiste ou non ?*

— En effet, qu'il soit celui de Cholokov ou d'Hervé Bazin. Il ne faut pas peindre la vie telle qu'elle est mais telle qu'elle devrait apparaître à la conscience des hommes. C'est tout autre chose, ça. D'où le refus des demi-teintes, de nuances, un parti pris en faveur de ce qu'il y a de plus gros dans le quotidien. Il ne s'agit pas de choisir l'exceptionnel.

— *Un écrivain contemporain exemplaire de cette attitude non réaliste...*

— Malaparte. Ce n'est pas un écrivain socialiste. Mais sa conception de l'écrivain qui donne à ses lecteurs de mauvais rêves, me paraît la seule juste. Il ne ménage pas ceux auxquels il s'adresse. Il parle de la guerre. La guerre, c'est fou. Mais le monde de la paix, tout autant parce qu'on y tue tout aussi bien les hommes. J'aimerais montrer aux hommes que

leur vie est un cauchemar. Et pour cela on ne peut se contenter des procédés traditionnels de l'écriture réaliste fondée sur la logique et la raison.

— En passant du poème au récit, ton choix s'est radicalisé. Tu n'enseignes plus. Les servitudes de l'écriture sont plus grandes. Tu as atteint un point de non retour. Comment t'apparaît ta nouvelle condition ?

— Il faut s'infliger à soi-même son propre plan de travail. Est-ce un avantage ? L'homme n'est pas fait pour le travail, il est fait pour le jeu. L'homme travaille parce qu'il ne sait ou ne peut plus jouer. Toujours jouer.

— Le travail est la sublimation du jeu.

— C'est bien triste, surtout si on ne le considère pas comme la valeur suprême.

— Mais, pour toi, écrire, est-ce jouer ou travailler ?

— C'est à la fois l'un et l'autre. Quand on jette des émotions les unes contre les autres, qu'on jongle avec des situations ou des personnages, qu'on échafaude une construction romanesque, on joue. Mais quand il s'agit d'ordonner tout cela, on bosse. D'autre part, cette activité qui emprunte ses matériaux pour les transmuter dans l'imaginaire, fait de l'écrivain un schizophrène. C'est donc un métier dangereux qu'il convient de n'exercer qu'après avoir administré la preuve de son incapacité ailleurs.

— « *Le Chêne brûlé* » nous a appris que Gaston-enfant n'a pas eu son comptant d'amour-sécurité. Aux limites de la frustration que tu as ressentie, peut-être non seulement dans tes rapports avec ta mère mais plus tard, au collège, dans un milieu étranger au tien, après des moments d'agressivité, est venu le repli sur soi, une rupture de combat et... le développement compensatoire de ton imagination solitaire : Gaston-poète...

— Je souscris à ce diagnostic. La vocation de l'imaginaire est la seule qui soit ouverte à l'individu auquel la voie du réel a été fermée ou plutôt ce personnage retrouve le réel par un chemin détourné. Freud l'a dit avant moi.

— Tu veux user et abuser de l'imagination lyrique et tu es condamné à reprendre contact avec la réalité objective. En soulignant ce passage périlleux pour toi, sans doute, je n'instruis pas ton procès. La sensibilité exacerbée est aussi source de découverte de ces réalités qu'un être dit normal ne perçoit souvent que difficilement. Il faut de tout pour comprendre un monde.

— J'amorce une conversion du subjectif à l'objectif. C'est particulièrement sensible dans un roman que je viens de terminer où, tirant parti de mes avatars d'ancien pédagogue, dans une fiction — le héros, s'il me ressemble n'est pas moi, loin s'en faut — je m'efforce de cerner les contours de l'idéologie bourgeoise telle qu'elle se manifeste à l'école. Je passerai ensuite à la prospection de contenus sociaux qui me sont étrangers notamment des aspects de la condition ouvrière.

— Sous la forme du pamphlet dans « *Promotion Staline* » et du conte philosophique dans « *Mister Man* », tu remets en question la société hiérarchisée qu'elle soit de type capitaliste ou bureaucratique...

— Alors même que les éléments qui se signalent par une conscience critique se recrutent essentiellement, pour ce qui est des Suisses, dans ce qu'on appelait autrefois la petite bourgeoisie, les métiers universitaires. Pour l'instant, la contestation de l'ordre établi ne se fait pas par la classe ouvrière autochtone.

— Pour quelles raisons ?

— Bien sûr, on peut en faire retomber la responsabilité sur le mouvement ouvrier organisé. Mais les producteurs ont les syndicats et les partis qu'ils méritent. Les travailleurs de l'industrie se contentent de revendications marginales, d'ordre purement salarial. Ils se situent sur le seul plan de la consommation. Il faut comprendre cette attitude même si on la désapprouve; c'est celle de gens qui, il y a vingt

ou trente ans, connaissaient la faim et le froid. C'est la première génération qui bouffe à satiété et qui ne craint pas que le toit de la maison s'effondre sur elle. Mais, ces besoins prioritaires contentés, surgit la demande de satisfaction de tous les autres. C'est là l'origine de la distance politique et morale qui sépare les gens d'âge mûr de la jeunesse.

— La société hiérarchisée, c'est aussi la religion à l'égard de laquelle ton attitude reste ambiguë.

— Je suis un anticlérical déterminé puisque toute hiérarchie me paraît la perversion suprême. Il ne s'ensuit pas que je nie la transcendance. S'il existe, mais je l'ignore, Dieu ne saurait se confondre avec l'image grotesque que donnent de lui le conseil synodal ou l'évêché. Le clergé exerce une fonction de conservation sociale et de répression morale. Mais il ne suffit pas de ne pas croire en Dieu pour être athée. A quoi bon liquider le Créateur pour garder pieusement ses substituts qui, seuls, nous briment : le chef charismatique, le père omnipotent, le capitaine d'industrie, le ministre, le général. Je m'avoue volontiers chrétien d'extrême-gauche. En tant que tel, je n'ai pas beaucoup de frères en la foi.

— J'entends ton rire sonore, à toi qui sais si bien aller trop loin. J'ai envie d'intituler cet entretien : « *Les mémoires d'espoir de Gaston Cherpillod* ». L'espoir étant le passage progressif à une sensibilité contrôlée qui seule te permettra de donner toute ta mesure. La référence à de Gaulle est sans doute négative : ses derniers mémoires ne sont-ils pas plutôt des mémoires de désespoir, lui qui a vu tant de rêves s'écrouler.

— Je ratifie le choix. De Gaulle avait du génie. Je ne parlerai pas du mien. Il est plus délicat de le percevoir en art qu'en politique. Le général était un grand homme, c'est-à-dire un mégalomane. Je suis un gros garçon vorace. Ce n'est pas tout à fait pareil. S'il m'arrive de donner dans le travers qu'il illustre le défunt, il s'agit d'une mégalomanie jouée et non ressentie. Je ne règne pas. De Gaulle se priviliege; ce n'est pas mon cas. Je ne tiens pas à régir fût-ce idéalement mes semblables. Ce que j'aimerais en étalant mes excès, en me manifestant dans l'impudeur, c'est les provoquer à une vie plus ample.

C. O.

1. « *Promotion Staline* » édité par « *La Cité - L'Age d'Homme* » et « *Mister Man* » par « *Cedips-Récits* ».

Jean Vuilleumier:

Le Rideau noir

(Coopérative Rencontré, coll. L'Aire, Lausanne, quatrième trimestre 1970)

Nulle rupture, à vrai dire, entre *Le Mal Été*, que Jean Vuilleumier publia en 1968, et son deuxième roman qui vient de paraître sous le titre : *Le Rideau noir*. On retrouve, ici, un regard, un rythme, des pulsations, un climat parfaitement identifiables; et d'abord une langue, sobre, linéaire, troublante dans la mesure même où elle paraît imperturbable, d'autant plus secrète, d'autant plus ambiguë qu'elle est plus dépoluée. Ici, de nouveau, trois êtres s'affrontent, s'engluent dans le même marécage, rongés, semble-t-il, par le même mal, menacés d'effritement: deux hommes, une femme (André Kasper, le vieux Borca, Françoise Lhoste); trois êtres; trois énigmes. Atmosphère nauséuse, mélange d'angoisse et de dérision, monde voilé, morbide, putrescent, peuplé d'insidieux sortilèges: le quotidien n'y offre nul refuge, et l'on ne cesse d'y pressentir des gouffres. Mais tout ce qui, dans *Le Mal Été*, demeurait relativement virtuel et latent, émerge, bouillonne et prolifère de plus en plus, d'un bout à l'autre du *Rideau noir*: l'ennui ouaté, le vague écœurément est devenu dégoût (au point qu'on songe, par endroits, à *Répulsion* de Polanski...); au malaise en demi-teintes, à « la couleur un peu mélancolique du désœuvrement », s'est substituée une angoisse obscure et

tébrante; la vision douce-amère s'est muée en hallucinations sanglantes et en images viscérales. Et, tandis que *Le Mal Été* s'achevait par la guérison de Lucienne, lavée de ses vomissures et prête à affronter une nouvelle fois la vie, ici, le livre s'ouvre sur l'agonie de Françoise, tombée du dixième étage d'un immeuble au fond d'une cage d'escalier (accident, crime? suicide?...).

Il ne s'agit vraiment ni d'une histoire policière, ni d'un roman « social » (encore que l'œil de Vuilleumier, non dénué d'intentions critiques, puisse être, à l'occasion, subtilement dénonciateur...): exploitation scandaleuse des saisonniers, police abjecte, Noëls capitalistes, misère clandestine, etc.). *Le Rideau noir* est le récit d'une lente, d'une sournoise érosion, d'un pourrissement irrémédiable. A quoi seule échappe l'écriture: toujours aussi méticuleuse, faussement blanche, d'une rigueur quasi implacable; écriture égale, lucide, continue (« Le style, c'est la continuité », a écrit Flaubert...).

Nulle rupture, donc entre les deux livres, mais un prolongement, un approfondissement, une exploration de plus en plus périlleuse. Le récit, qui; dans *Le Mal Été*, se réduisait déjà à quelques données élémentaires, s'estompe, en l'occurrence, et tend à se dissoudre, englouti peu à peu, étouffé par les puissances oniriques, par le grouillement des phantasmes. Vuilleumier franchit (nous fait franchir) un invisible seuil, il soulève insensiblement (mine de rien...) « *le rideau noir* » — derrière lequel brûle et se convulse la jungle cérébrale, l'univers clandestin des êtres et des choses.

La dernière page du *Mal Été* recèle des signes dont la lecture du *Rideau noir* permet, me semble-t-il, de mieux saisir (rétrospectivement) la signification essentielle et en quelque sorte fatale: Ces « mouettes criant dans les cours d'immeubles », cet « appel de sang et de chair pantelante », ces « vieillards qui attendent dans les cuisines », ces « poubelles bâties », ce « vélo rouillé »,..., tout cela (mélange de compassion et d'horreur, de mystère et d'absurde) annonce et contient en germe le domaine abyssal, délirant, âpre et huileux, que dévoile le nouveau roman de Jean Vuilleumier. Roman, oui, roman « noir », mais à travers lequel — par-delà le « Rideau »! — on discerne sans cesse le corps saignant, lumineux d'un poème: C'est-à-dire d'une parole, suspendue entre deux gouffres; surgie du silence et du chaos, elle débouche en effet dans la stupeur et dans la nuit... « Des portes coulissantes en acier garent l'accès des salles. André arpente le sol, s'arrête chaque fois, désorienté, au croisement d'où rayonnent les couloirs. Le linoléum brille sous les plafonniers, des reflets liquides parcourent le mur. Il déchiffre les inscriptions en grandes lettres noires. Une rumeur circule à travers le réseau, un souffle de pompe... Des lampes rondes, encastées dans la paroi, s'allument. Signaux muets... » Ainsi commence le texte. Dont voici les dernières lignes: « ... Il progresse centimètre par centimètre, le grain du tapis l'irrite et le blesse. Un autre coup de sonnette, et maintenant on frappe. La sueur l'aveugle. La chambre tourne autour de sa tête. On ébranle la porte à coups de poing. Il continue d'avancer, toute sa volonté tendue, à travers des épaisseurs de brouillard il entend des voix mêlées derrière la porte, une conversation impatiente, sans pouvoir comprendre les paroles. » Qui progresse ainsi? qui continue d'avancer, douloureusement, « centimètres par centimètre »?... André, oui, certes. Mais aussi la Parole blessée, le Poème éprouvé (épuisant), au seuil de l'éclatement et du néant.

Vahé Godel

Abonnements

Les avis pour le renouvellement de l'abonnement sont actuellement tous parvenus à leur destinataire. Avez-vous réglé votre abonnement pour 1971 (Suisse Fr. 12.—, étranger Fr. 15.—)? Sinon, un oubli est vite réparé : Ccp 10 - 155 27.